

...et si nous retournions en Oranie !

III. — LA LONGUE PAUSE D'AIN-DZARIT (fin)

Il n'est pas toujours facile, au narrateur occasionnel que je suis, "d'imaginer", si on peut dire, des souvenirs datant de trente ou quarante années. Surtout en tenant compte des agitations de l'existence durant cette période qui m'a beaucoup occupé et plus encore préoccupé, et après cette longue époque d'événements graves que nous avons tous plus ou moins vécus. Les images que l'on recherche dans sa mémoire se présentent le plus souvent en ordre dispersé, sans chronologie aucune. D'autres, que l'on avait complètement oubliées, se présentent alors qu'un point final a été mis à la narration en cause. Ce sont là les raisons qui expliquent la longue pause dans ce village et aussi les erreurs ou omissions que vous relèverez ici et là. Ce faisant, je n'obéis qu'à ma seule conscience, parfois à mon humeur et surtout à mon plaisir de vagabonder dans mon pays.

Cela dit, nous allons aujourd'hui encore poursuivre notre périple qui sera un point final à l'évocation de "ce village hors des grands chemins".

Dans le secteur que nous venons de parcourir, tout près d'Aïn-Dzarit mais en pleine nature, l'Administration avait fait bâtir et aménager un gîte d'étape, sorte de havre, de lieu de travail aussi, à la disposition d'hôtes de marque désirieux, après une incursion dans le bled, et avant de rejoindre le chef-lieu ou d'entamer un nouveau trajet, de rassembler leurs réflexions. Il fut aussi à la disposition de fonctionnaires et cadres de passage de toutes disciplines : Hydraulique, Electrification rurale, Ponts et Chaussées, P.T.T., œuvrant loin de toute cité urbaine, afin de leur éviter à la fin d'une journée de labeur en plein air un long trajet en direction de la grand-ville.

Effectivement, l'aller et le retour constituaient une perte de temps pour ceux d'entre-eux contraints de retourner sur un chantier en état de marche. Mais à l'origine, ce gîte d'étape avait été prévu pour l'hébergement, pour une période assez courte, de groupes d'étudiants, de journalistes et d'autres catégories sociales en promenade ou en quête d'enseignements concernant leurs études ou professions. A vrai dire c'était, sous une autre forme, la renaissance des gîtes d'étape édifiés par l'armée aux heures de la conquête, comme celui qui, à Er-Rahel, est resté comme un symbole de l'époque héroïque des soldats-laboureurs, "défricheurs de terres qui travaillaient l'arme en bandoulière, toujours prêts à riposter à quelque attaque et qui, le soir, se rassemblaient dans un camp pour s'y reposer". Ce vestige des temps anciens, construit par le Génie en 1850, avait nom : "Maison des Hôtes". A Aïn-Dzarit, il s'agissait d'une sorte de pavillon en dur, d'aspect accueillant, doté de lits de camp, de tables-bureaux, de sièges divers et d'ustensiles d'utilité. Selon la nature du temps ou l'importance de l'ouvrage à réparer, surveiller ou terminer dans un vaste secteur, c'était pour ces fonctionnaires ou travailleurs, ingénieurs et autres, un lieu de répit idéal... en temps de paix. Il y en eut plusieurs édifiés sur l'ensemble de notre Algérie et ce bien avant la rébellion, mais je n'ai connu que celui que je viens d'essayer de décrire. Qu'est-il devenu ? Je ne puis préciser qui en a "profité" le plus, des fonctionnaires précités ou de l'armée. Je crois que celle-ci en "bénéficia" après la réforme administrative et la suppression des communes mixtes, décision trop rapide à mon sens, grave erreur parmi bien d'autres, au sujet de laquelle je pense pouvoir m'entendre un peu plus tard — inch' Allah ! Puisqu'on bâtissait dans la tempête, était-il rationnel de détruire sur un autre plan, alors que la paix n'était pas assurée ?

Fin 1958, Aïn-Dzarit était pourvu d'une vraie maison commune et d'une gendarmerie ; à l'ombre des grands

arbres frissonnant où les oiseaux continuaient leur habituel concerto, la petite église était toujours en place, et le dock-silo avait pris de l'ampleur, car en l'espace d'une décennie l'économie du centre s'était sensiblement améliorée. Et puis il y avait l'armée... celle qui..., que..., quoi... Mais l'atmosphère avait terriblement changé, et pour cause : les fluctuations parisiennes, élyséennes pour dire plus vrai, avaient accru le nombre des adeptes de la rébellion, et tant la balance des sentiments était devenue désordonnée, comme la justice, que le crime rôdait alentour... Les quelques habitants du coin parlaient de tout plaquer et partir. C'était le cas de l'ami Guiganti qui, vivotant de la location des terres, logeait à Tiaret. C'était aussi celui des dernières familles qui, bien qu'enhardies et encouragées par le sursaut du 13-Mai, ne reprenaient pas entièrement confiance : c'étaient les Saint-Paul, les Lainé, les Berthier... Et puis... Et puis l'on sait la suite. A l'aube de l'an 1962, l'ami corse, au parler chantant et aux gestes ponctuant la parole, s'en fut... «aux voûtes éternelles», comme tant d'autres. Il n'aura heureusement pas connu l'heure douloureuse du dégageant, ni celle de... mettons du départ en catimini, sur ordre de Paris — véritable désertion, ô Messmer O ancien légionnaire !!! — des troupes dites de pacification. Il n'aura pas connu non plus la mort atroce d'un des frères Brun, ni, bien sûr, l'heure où le drapeau de sa mairie fut arrosé, piétiné et brûlé, en même temps que le modeste autel de la petite église, en présence d'un déferlement d'hystérie inénarrable, ni la mise à... SAC — ô ces trois lettres ! — du lieu de prières.



Un dernier mot pour évoquer le souvenir bien émouvant d'un enfant de ce village.

Merci à l'ami Charles Laffitte, ancien maire de Freneda et vice-président de notre Fédération des Maires d'avoir appelé mon attention sur le cas de la famille Kalfèche. Le père, maçon devenu concessionnaire et défricheur courageux, éleva péniblement mais parfaitement trois enfants. L'un d'eux, Marcel, devint un véritable ténor du Barreau d'Alger et s'illustra de façon extraordinaire lors du fameux et célèbre procès des Barricades qui, nul ne peut l'avoir oublié, surtout pas Michel Debré, se déroula à Paris, défrayant à l'extrême la chronique et, plus encore, l'indignation de tous les Pieds-Noirs. Le journal "Le Monde", qui fut toujours l'un de nos bastonneurs, rendit hommage à Marcel Kalfèche en écrivant que ce défenseur fut une "révélation". Ajoutons qu'il plaïda par la suite en faveur de son fils, aspirant perdu, qui rejoignit les défenseurs de notre cher pays.

Marcel Kalfèche nous a quittés prématurément il y a quelques années. Après un premier hommage que notre "Echo", alors, lui rendit, il convenait, profitant de notre longue pause dans ce village "hors des grands chemins", de rendre un nouvel hommage à sa mémoire. J'en aurais eu gros sur le cœur, en mettant un terme à l'évocation d'Aïn-Djarit, si j'avais omis ce petit détail, combien lumineux, de notre Histoire.

CET AUTRE « CRI DANS LE DÉSERT... » :

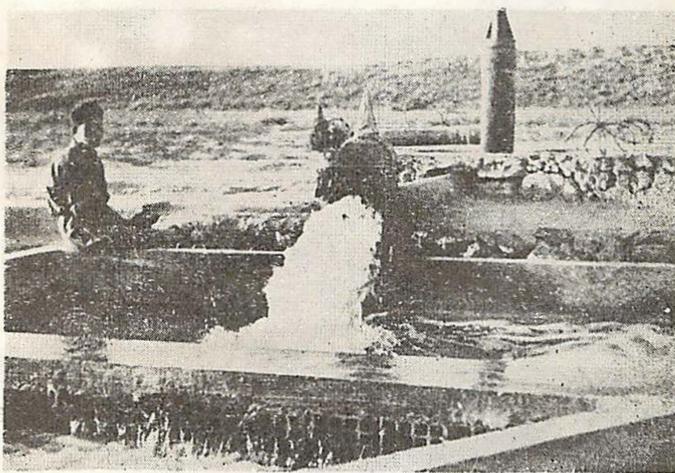
AIN-SKHROUNA

Si le lecteur s'en souvient, j'en avais déjà dit un mot, lors de notre étape de Freneda. C'était à propos des projets élaborés (et en partie entrepris) par le Service de l'Hydraulique du Gouvernement Général tendant, à l'aide des eaux souterraines extraites du chott Ech-Chergui, à irriguer une immense plaine désertique. Selon les caprices de la pluviométrie, ce vaste espace offrait plus ou moins, pour le cheptel des nomades et des agriculteurs des centres voisins, des terres de parcours, et l'Administration avait décidé de le rendre apte à diverses cultures. Sans la guerre de 39/45 et ses néfastes conséquences pour l'économie de l'Algérie, cette œuvre grandiose espérée eut été traduite dans les faits depuis longtemps. Cependant, en dépit de nombreux obstacles, l'œuvre projetée avait cahin-caha commencé par prendre une tournure favorable, et ce n'était pas la nouvelle tourmente qui secouait le pays qui pouvait freiner les recherches et les travaux.

Chez nous, depuis la conquête, c'était dans notre nature de ne pas cesser de construire, d'édifier, d'œuvrer sur tous les plans, même pendant la tempête, car il s'agissait de l'avenir de toute une région, et cet avenir s'annonçait prospère, bénéfique, ainsi que le lecteur pourra le réaliser par la suite, au fur et à mesure de la résurgence de mes souvenirs.

Par la voie ferrée qui desservait le Sud oranais, à la hâte du Kreider, le chott s'étalait en partie presque à vos pieds, mais assez loin du Centre de recherches, de sondages et des travaux divers sis à Ain-Skhrouna, centre devenu commune de plein exercice lors de la réforme administrative de 1956-57. Pour y parvenir plus facilement, imaginons de prendre le chemin des écoliers, ou des chasseurs de gangas, c'est-à-dire la piste d'Ain-Kermès, en assez bon état dans les années 50, au moyen d'une vieille Ford haute sur roues. Après un trajet d'une dizaine de kilomètres environ, nous allons, si ma mémoire est toujours en verve, obliquer vers l'Ouest, dans la poussière aussi dense que l'air. Depuis notre départ, c'est la steppe dans toute sa pesante solitude, dans toute sa splendeur aussi, du moins pour le citadin que j'étais précisément la veille de ce déplacement, de cette aventure devrais-je dire. Je revois... En mettant pied à terre et en effectuant alors un tour sur soi-même, j'avais l'impression de me trouver au centre du néant, si tant est que le néant puisse être défini. L'horizon qui vous entoure est un cercle vide de toute vie, de toute substance végétale, voire animale : pas âme qui vive, pas un arbre, pas de gazelle ou d'outarde, pas même un scorpion, comme on pouvait, en soulevant une pierre, en repérer par exemple à Bedeau, Crampel, Méchéria ou Beni-Ounif. Donc pas l'ombre d'un seul mouton, tant la terre était asséchée depuis peu avant le solstice d'été. Et puis soudain, après un parcours que je suis en peine aujourd'hui d'évaluer, comme s'il s'agissait d'un mirage — c'en est le pays — apparaît un paysage de rêve, identique à ces oasis que l'on rencontre dans presque tout le sud de l'Algérie et que l'on apprécie fort au sortir de la fournaise pré-saharienne, mais en la circonstance une oasis sans palmier... Des arbres hauts et touffus, et puis des joncs, des lauriers, des cactées diverses, des jardins potagers, je dis bien potagers, et puis une piscine d'eau chaude, des bassins, des abreuvoirs, de l'eau qui circule çà et là, comme on en voit le long des rigoles de certaines rues, à l'heure de la toilette d'une cité, comme j'en ai vues avec une certaine joyeuse surprise, dans la pittoresque cité marocaine de Chaouen, dans le Haut-Rif. « Ce Cri dans le Désert !... » dit Barrès, en arrivant à Tolède. Mais ici un CRI d'un autre genre, peu imprégné de cette poésie et de l'enchantement que l'auteur de

« Jardins sur l'Oronte » inocule doucement, amoureux-ment dans le cœur et l'esprit du lecteur. Mais à la vérité, on est saisi d'un sentiment d'apaisement absolu succédant à une atmosphère de silence et d'oppression. C'est Ain-Skhrouna, mais avec aussi, et là vient un certain désenchantement, un assemblage de machines, de sondes dénommées piézomètres, engin de pression, des carottes de sondage d'envergure de forme cylindrique, ressemblant à des tours ou à des tubes de canalisation d'eau, des pompes, des robinets peu ordinaires, en gros un matériel d'équipement considérable. Il s'agit là de chantiers en activité, de travaux qui ont coûté cher, très cher, que l'on continua d'entreprendre, de poursuivre encore en 1961, quelques mois avant la sinistre comédie d'Evian. De quoi se cogner la tête contre un mur de béton, contre les grilles du palais présidentiel de cette même sinistre année, pour comprendre, essayer de comprendre. Que de milliards jetés par les fenêtres, en vue d'une coopération que seuls des ignares pouvaient croire vraie et féconde ! Que d'heureux aurait-on pu faire, en employant autrement une telle fortune ! Il est vrai que c'était beau, et grand, et généreux la France gaullienne.



Une station de pompage à Ain-Skhrouna

Passons et regardons, embrassons, à l'aide d'une jumelle, l'immense étendue du chott qui s'étale en méandres sur 40 000 hectares, d'où l'on extrait, je vois le spectacle comme si j'étais encore sur place, deux à trois mètres cubes par seconde d'une eau en profondeur chaude depuis les premières expériences, en 1952, sans effet aucun sur le niveau de la nappe. Ça et là ont déjà surgi des céréales diverses, du maïs, des luzernes, d'autres plantes fourragères, sans compter la production des jardins potagers des usagers vivant sur place, dans des demeures que voudraient bien habiter nombre de nos compatriotes dispersés dans des régions de l'Hexagone peu amènes pour eux. Imaginons que le mouton, hébergé alentour dans des bergeries adéquates au climat, trouvera sur place une nourriture de première fraîcheur et non plus du diss, de l'alfa, ou d'autres herbes plus ou moins déshydratées et peu nutritives. Alors, ce sera l'accroissement extraordinaire du cheptel ovin et bovin qui, tout en satisfaisant aux besoins de tout le pays, sera exporté vers la France et l'Europe, comme du temps où, dans la périphérie oranaise, l'on voyait passer, meuglant, beuglant, d'immenses troupeaux que chiens et bergers, par la route du Port, dirigeaient vers le quai d'embarquement de l'ancienne Transat, que le bélier attiré, en permanence à Oran, entraînait sur les navires moutonniers. Ce sont là images de ma jeunesse. Du gigot, des côtellettes, des moutons en carcasse, il y en aurait aujourd'hui à profusion dans les boucheries de France et de Navarre, et à un autre prix, si le peuple avait réalisé ce que signifierait pour lui le OUI massif que l'Autre exigea en 1962.

Saura-t-on jamais, dans ce stupide et égoïste Hexagone, ce qu'aura coûté à tout un peuple, et pour les générations prochaines, l'abandon de notre petite patrie, cette Algérie française et je dis bien française, parce qu'il n'a jamais existé d'autre Algérie que dans le cerveau d'un aventurier mégalomane.



Bassin de refroidissement des eaux du chott Ech-Chergui

Ah ! Michel Debré, vous oui. le 30 octobre 1975, sur France-Inter, déclariez ne pas aimer revenir sur ce sujet : « l'Algérie », vous qui déclariez que la France a été heureuse de 1958 à 1968, parce que « c'était la fin de nos épreuves extérieures » et que vous n'aviez pas le regret du passé ; vous qui, une seconde fois, toujours par la voix des ondes, quelques mois après, en février 1976, déclariez que le passé était le passé, donc qu'il n'en fallait plus parler, et que c'était avec un profond détachement que vous écoutiez ou lisiez les critiques des Pieds-Noirs, souffrez que par mon intermédiaire, ces exilés vous disent ici, à nouveau, combien vous les avez déçus et écœurés, après les avoir enthousiasmés par vos écrits pertinents dans le « Courrier de la Colère », par vos énergiques et fracassantes interventions en leur faveur, au Conseil de la République, et tout particulièrement durant l'année 1956. Combien vous les avez trompés après d'exaltantes promesses, combien ils souffrent encore d'être détachés de ce qui était leur grande raison de vivre ! Si vous saviez combien ils vous méprisent, vous cesseriez à jamais de paraître sur le petit écran, et de bavarder devant un micro, pour parler de la France ! Personnellement, je me moque éperdument de ce que vous appelez « le Jugement de l'Histoire » parce que je souffre trop aujourd'hui. Mais attendez que les passions s'apaisent, que l'historien de demain puisse, en toute objectivité, séparer le bon grain de l'ivraie, et vous verrez ce que

deviendra votre idole avec tous ses mensonges, ses lâchetés, ses trahisons et ses forfaitures. Plus méprisé, plus honni que vous l'êtes déjà vous-même Monsieur Debré, de la France entière. Et c'est pas peu dire !

Le lecteur voudra bien me pardonner de m'être, une fois de plus, par trop écarté du chemin de mes souvenirs. C'est ma seconde nature de prendre le... takouk, et cela chaque fois que j'entre en plein dans notre passé et que viennent à l'esprit les éloquentes promesses de nos bradeurs. Cependant, je suis de ceux qui croient en la justice immanente, et je suis persuadé que la VERITE surgira un jour, non travestie ni coiffée d'un képi. Ce jour-là, qui n'est peut-être pas tellement éloigné, elle dira aux Français de l'Hexagone : « En ouvrant un peu plus les yeux et les oreilles, en faisant appel au bon sens ancestral ; en disant NON aux prétendus accords d'Evian ; en renvoyant chez eux le Prince et sa valetaille, vous auriez pu conserver à la France toutes ces ressources naturelles qui étaient nôtres, que vous payez si cher à l'heure présente, que vous payerez plus cher encore demain... » On peut nous inonder aujourd'hui de slogans, entre autres de celui qui nous gifle presque : « En France, on n'a pas de pétrole, mais on a des idées ! » Crétins ! Il fallait conserver ce pétrole du Sahara (et le reste) qui était nôtre, et jeter les idées à la décharge publique. Nous n'en serions pas aujourd'hui à dénombrer tant de chômeurs, à nous plaindre, à nous déchirer au chevet de cette mère malade, comme disait Herriot. Que ceux qui, pour un OUI ont ainsi joué les destinées de la France, les leurs en somme, fassent leur mea culpa. Cela ne changera rien, bien sûr, mais il me fallait aller au bout de ma pensée. (Une parenthèse ici, à propos d'une prière exaucée hélas ! trop tard. Je l'ai recueillie pour nos lecteurs, dans un quotidien de Besançon. Elle figurait au début de 1962 à la Sainte-Baume, au nord de Toulon, dans la chaîne des Préalpes de Provence, sur un livre où les fidèles viennent inscrire leurs soucis, et elle est extraite de l'ouvrage d'un dominicain de Nancy, le Père Serge Bonnet (« Prières secrètes des Français d'aujourd'hui » - Editions du Cerf.) « De Gaulle ! Que Dieu lui ouvre les yeux ou les lui ferme à jamais. »

**

Un dernier mot sur Aïn-Skhrouna, pour dire qu'au temps du nomadisme de la plus vaste ampleur ; au temps où l'autochtone, pour trouver sa nourriture, celle de son chameau et de son maigre troupeau, errait sans cesse d'une région à l'autre, en véritable apatride qu'il était, car il ignorait même son lieu de naissance ; au temps des luttes féroces que livraient aux caravaniers en provenance du Soudan ou du Sud marocain, les djichs et autres pillards de cette zone des Hautes-Plaines, eux-mêmes en butte aux razzias des tribus marginales ou d'autres nomades, ces humains d'alors, allant çà et là, revenant dans les mêmes parages, retrouvaient toujours leurs demeures, vides ou occupées, donnant alors lieu à de nouvelles baroufas. Ces habitations du passé étaient des grottes où ils s'abritaient ou bien se camouflaient dans le but que l'on devine. C'étaient donc des troglodytes, et ces grottes existaient encore à l'heure de l'adieu à jamais. Enfin, il est regrettable que celui qui fut l'un de mes anciens patrons, aujourd'hui mon vieil ami, Gabriel Lambert, n'ait pu se rendre en 1947 à Aïn-Skhrouna, comme il en avait eu l'intention. A 30 ans de distance, cela m'aurait permis aujourd'hui d'en dire un peu plus sur le chott Ech-Chergui. De ce chott d'où part un grand fleuve souterrain qui va vers le chott El-Hodna (Constantine), s'y divise et continue d'une part vers l'oued Rhir et d'autre part vers le golfe de Gabès (Tunisie). Mais ceci est une autre histoire, une très longue et intéressante histoire que les autorités algériennes désireraient bien approfondir, afin d'accroître l'étendue de la forêt pré-saharienne qu'elle ont l'intention de créer.

François RIOLAND.